

## LE CONSEILLER DES FEMMES.

---

### DES ARTS ET DES ARTISTES.

Depuis quelques années un monde nouveau s'est ouvert pour les artistes, et nous avons vu poètes, musiciens et peintres, s'élançant à l'envi dans une carrière où les muses, en sœurs coquettes, semblent les attirer pour combler tous leurs vœux. Là deux chemins sont frayés, l'un conduit à la gloire, l'autre à l'oubli. Le vrai mérite arrive au premier, le second échoit aux ambitions éphémères qui, bouffies d'orgueil au départ, meurent bientôt, frappées d'impuissance !...

Depuis 15 ans nous avons vu des œuvres de tous genres, faites sur tous les sujets. Nous avons vu les hommes du passé se retrancher derrière la gloire des Voltaire, des Racine et des Rousseau, crier au vandalisme et à la destruction ; comme si Voltaire, Racine et Rousseau étaient menacés dans leurs œuvres ! Masqués et poudrés, ces systématiques champions, ont poltronement abandonné le champ de bataille à des enfans audacieux qui, poussés par l'instinct du beau, sont

venus battre en brèche la littérature que nos pères ont tant aimée, et qui devrait encore rester vierge de toute atteinte.

Rarement les hommes savent rester dans le *vrai* ; absolus et systématiques, ils veulent, en dépit de tout, le triomphe de la cause qu'ils ont embrassée, et ne gardent aucune mesure lorsqu'il s'agit d'eux ou de leurs croyances. De là tout ce dévergondage d'écrivasserie dégoûtante, de là cet imbroglio littéraire, hors d'œuvre de mauvais goût, que quelques-uns nous donnent comme le *nec plus ultra* de l'idéologisme romantique.... Ainsi peu de termes moyens, peu d'hommes de raison et de prudence qui, vivant de leur siècle, en aient l'esprit et servent de point de contact au passé et à l'avenir... D'un côté, ce sont les classiques inertes et vieux comme leur système. De l'autre, les romantiques, jeunes et imprudens comme leurs passions ; ceux-ci n'avancent plus ; ceux-là pour vouloir trop courir, trébuchent et tombent. Les uns ne voient pas l'avenir, les autres ne veulent rien du passé. Les premiers, fiers de leurs ayeux, qui souvent les renient, soumettent toujours leur cœur à leur raison. Les seconds, avides de créer ; mais ardents et pleins de vie, se guident par le cœur et visent aux grands effets. Aux uns, il faut de la pureté, aux autres, de l'énergie. Ceux-ci ont de l'esprit, ceux-là de l'imagination. Les classiques veulent de l'unité dans l'action ; les romantiques ne recherchent que les situations dramatiques. Les hommes du passé veulent du vrai. Les hommes de l'avenir ne recherchent pas même le vraisemblable et s'inquiètent peu de savoir si les effets scéniques exigent de la fidélité dans les lieux comme dans les caractères ; le merveilleux, voilà ce qu'ils recherchent,

s'ils ont étonné , ils sont satisfaits..... Et dire que nous sommes ainsi placés entre deux camps dont pas un n'est parfaitement *notre*. C'est triste pour qui compte sur le présent...

Que la littérature classique prétende empêcher l'élan de la nouvelle école , c'est folie : le temps des Orgon , des Cléanté et des Célimène est passé , tout aussi bien passé que celui où l'on représentait en Grèce des tragédies jouées d'une seule haleine , sans division d'actes. Ce qui fut bon pour un temps , ne vaut rien pour un autre , ainsi le veulent les générations. Toutefois que les romantiques y songent ! Frappé d'abord de leur audace , le monde les a admirés ; mais la fascination a cessé , et l'on s'est étonné d'avoir pu applaudir un moment des drames où le vice se montre dans toute son impudeur. On ne veut plus du classique , mais on repousse les débordemens du romantique... Qui comprendra nos vrais besoins , qui sentira que le *vrai* , le *beau* et le *moral* , constituent la base du drame ? Tout ce qui est hors de nature manque son effet. Croit-on nous donner des émotions , quand on nous donne le cauchemar ? Certainement il y a de grandes et belles choses dans les œuvres de MM. Dumas et Hugo , mais pourquoi tant de frais d'imagination pour créer des scènes horribles ? En vérité , jeunes poètes , hommes d'avenir , vous n'êtes guère conséquens avec vous-mêmes. Pourquoi prendre toujours vos modèles dans le passé , quand le présent s'offre à vous , riche de toute son histoire ? Pour nous , à voir quelle moralité les acteurs ont acquise , nous regrettons qu'ils soient ainsi contraints de jouer des rôles qu'ils trouvent , le plus souvent , faux et difficiles.

Si la littérature a changé de forme , si des hommes

jeunes et pleins d'ardeur se sont lancés avec confiance dans une route périlleuse, espérons que, profitant de leurs premiers essais, ils corrigeront eux-mêmes leur hâtive imagination, et, pour être plus vrais, seront plus de leur siècle...

Les acteurs aiment peu de nos jours les caractères absurdes, surtout quand ils sont dénaturés à plaisir, comme celui de Marie Tudor dans la pièce de ce nom. Grâce à nos mœurs, ils ne sont plus des machines organisées faites pour distraire à jour et heure fixés un capricieux public qui se croyait jadis le droit de les applaudir le soir et de les mépriser le matin. Le temps qui change bien des choses, a voulu que justice fût faite à qui de droit, et nul ne se permet plus de frapper d'anathème une classe de la société qui s'est d'elle-même et dès long-temps réhabilitée aux yeux de la partie saine de la nation. En effet, de deux choses l'une : ou les acteurs font en jouant une chose immorale, et alors on ne doit pas aller les entendre, ou ils ont raison de jouer, et dans ce cas on n'a pas le droit de les mésestimer. D'ailleurs, si l'on considère, pour les femmes surtout, de combien de pièges elles sont entourées, et quel dédain le monde faisait peser sur elles, on leur pardonnera de ne pas avoir été toujours estimables, ne se voyant pas toujours estimées. Parias de de la société, il ne leur restait qu'à justifier le mal qu'on disait de leur réputation. Si elles ont abusé du privilège, a-t-on le droit de les punir ? Certes ce serait là par trop d'injustice. Du reste, les artistes se sont rendus en général dignes d'être accueillis autant par leur caractère que par leur talent. Aussi, disons-le bien haut, il y a beaucoup de bons ménages qui ne vivent pas avec plus de moralité et d'harmonie que ceux de tels sujets du

théâtre que nous ne nommerons pas, mais qu'on deviendra sans doute. Cette transformation des artistes n'est-elle pas l'indication de la nécessité d'une transformation dans les arts qui, nous le répétons, font *trop* ou *trop peu* de chemin. Notre littérature de destruction a rempli sa tâche, le classique a cédé la victoire ; mais il y a là bien des matériaux à prendre, et le temps est venu de reconstruire aux arts un temple qui ne périsse plus...

*La directrice,*

Eug. NIBOYET.

### Chroniques lyonnaises.

#### MARTYRE DES CINQ ÉTUDIANS DE BERNE.

Dans les premières années du règne de Henri III, alors que la réforme allait grandissant dans toutes les contrées de la Suisse et de l'Allemagne, le clergé français, alarmé des progrès de cette croyance nouvelle, mettait en vigueur toutes les mesures de violence qu'il croyait nécessaires au maintien de sa foi. Armé du glaive de la justice, il emprisonnait sur un simple soupçon, condamnait sur la plus légère preuve. Le fanatisme et la superstition pouvaient alors beaucoup entreprendre ; le peuple était trop ignorant pour démêler l'intrigue. On lui parlait au nom de Dieu, et il excusait tout dans sa crédulité.

A Lyon, surtout, les persécutions contre les protestants se multipliaient avec tant de fureur, qu'il n'y eut pour eux de salut que dans la fuite. Bon nombre de familles émigrèrent, et portèrent leur industrie en

Angleterre, en Suisse, en Allemagne, où tous les avantages leur étaient offerts. On a évalué à cinq cents le nombre des familles protestantes qui, avant ou pendant la Ligue, quittèrent la France. L'on peut donc raisonnablement dire que les puissances étrangères ont dû le perfectionnement de leur industrie aux persécutions religieuses qui ont eu lieu chez nous ; c'est ainsi que la fabrication de la dentelle, appelée *point d'Angleterre*, a été importée, de même que le tissage des étoffes de soie et de coton.

Dans ces temps de trouble, cinq jeunes gens qui avaient été convertis à la foi nouvelle, à Lauzanne en Suisse, où ils étudiaient, résolurent de revenir en France, pour faire part à leur famille des trésors de sagesse qu'ils avaient reçus d'en-haut. Le 1.<sup>er</sup> mai 1552, ils furent arrêtés à Lyon et conduits immédiatement en prison. Chacun d'eux fut placé dans un cachot séparé, d'où on ne le tirait que pour le conduire devant la cour de l'official. Plusieurs interrogatoires successifs eurent lieu. Le procureur de l'official Clapier, qui voulait, dit-on, les sauver, leur adressa cette question dans l'un des interrogatoires qu'ils eurent à subir. « En recevant le » pain et le vin de la cène, vous croyez, n'est-ce pas, » recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ. » Il s'attendait à une réponse satisfaisante ; mais les étudiants établissant la distinction de la présence charnelle à laquelle ils ne croyaient pas, d'avec la présence spirituelle à laquelle ils croyaient, c'en fut assez pour les faire accuser d'hérésie et condamner. En effet, le 13 mai, après bien des conférences, ils se virent perdus, et l'un d'eux dit au sénéchal ces paroles beaucoup plus sensées que tous les argumens théologiques qu'on leur opposait :

« Monsieur, on nous a pris comme nous allions notre

» chemin , sans avoir rien fait contre les édits du roi ;  
 » vous nous avez interrogés de notre foi , et nous vous  
 » avons répondu par la parole de Dieu. Il est bien per-  
 » mis à un Turc et à un Juif de rendre raison de leur foi ,  
 » s'ils sont interrogés , et sans aucun danger de leur  
 » vie ; pourquoi donc cela ne nous serait-il pas permis  
 » à nous aussi qui ne disons rien que ce qui est contenu  
 » dans la parole de Dieu ? »

Malgré la vérité et la simplicité de ces paroles , la sentence fut prononcée , et les étudiants apprirent de la bouche de l'official Buatier qu'ils étaient condamnés à mort comme hérétiques et schismatiques. Ils rappelèrent de ce jugement , et pendant dix mois qui se passèrent de cette époque au jour du rejet de leur appel , ils ne cessèrent de correspondre avec leurs frères de Suisse et de France , faisant même des prosélytes parmi leurs compagnons de captivité.

Enfin , le dernier jour de février 1553 , l'arrêt de condamnation fut confirmé. L'un d'eux , Bernard Seguin , protesta contre le jugement , déclarant qu'ils étaient étudiants de Berne ; mais on voulait leur perte ; on les tenait ; on leur alléguait leur qualité de Français , et ils se résignèrent à mourir martyrs de leur foi. Une abjuration eut pules sauver , ils n'eurent pas la pensée de la faire , et se préparèrent par la prière à la mort qui les attendait.

Le samedi 4 mars , dès le matin , le peuple s'assemblait en foule sur les places de la Grenette et des Terreaux , lieux ordinaires des exécutions , lorsqu'on vit arriver un héraut des seigneurs de Berne avec des lettres pour le lieutenant de Lyon et pour le cardinal de Tournon , qui , revenant d'Italie et passant par les terres desdits seigneurs , avait promis d'aider à la délivrance de leurs étudiants. Mais , sans avoir égard à ces

promesses et voyant le roi prêt à consentir à la remise en liberté des cinq prisonniers, le cardinal fit toutes diligences pour hâter leur supplice. Cependant on avait reçu plusieurs lettres de Messieurs de Berne, et il y avait de si grandes raisons de ménager la Suisse, qu'on résolut d'en référer encore à la cour; mais cette fois, comme tant d'autres, l'intrigue triompha : la grâce ne fut point accordée, l'envoyé de Berne n'obtint aucune concession, et le 16 mai les cinq étudiants furent brûlés jusqu'à consommation entière sur la place des Terreaux. Au moment de marcher à la mort, ils se mirent à psalmodier, disant souvent à haute voix à la foule qui les suivait : « Que le Dieu de paix qui a ramené des « morts le grand pasteur des brebis, notre seigneur « Jésus-Christ, vous confirme en toute bonne œuvre « pour faire sa volonté! » Puis ils commencèrent le Symbole des Apôtres, le divisant par articles qu'ils récitaient l'un après l'autre. Et lorsque les sergens les menaçaient pour les faire taire, ils leur disaient : « Nous empêcherez-vous, si peu que nous avons à vivre, « de louer et d'invoquer notre Dieu? » Du sein des flammes dans lesquelles ils étaient enveloppés, on les entendait s'exhorter les uns les autres par ces paroles, les dernières qu'ils prononcèrent : « Courage, mes frères, courage!... » Et ces cinq jeunes hommes animés de la même foi, périrent de la même mort pour une religion qu'ils avaient juré de ne pas renier. La vue du bucher ne les affaiblit point, et pas une plainte ne sortit de leur bouche. Sûrs du ciel, ils tenaient peu à la terre; les hommes leur faisaient souffrir les maux les plus cruels, mais ils allaient à Dieu, de qui ils attendaient la plus douce des récompenses... Quand le bucher fut éteint on ne trouva dessus qu'un amas de

cendres et quelques os calcinés ; c'était tout ce qui restait de ceux qui avaient donné leur corps pour sauver leur ame...

Trois des noms des ces victimes nous sont connus ; les voici tels que les donne le martyrologe protestant de cette époque : Pierre Lescrivain, Bernard Seguin et Martial Alba. \* Les deux autres se sont perdus ou confondus avec des noms également signalés , mais qui ne nous sont pas indiqués d'une manière précise. En donnant cette chronique de notre ville , nous avons eu en vue de montrer les progrès que la civilisation a faits depuis ces temps de barbarie. « Qu'importe, disait le « chancelier de l'Hôpital , dans quelle langue qu'on prie « Dieu, pourvu qu'on lui élève des mains pures. » Il avait raison, et l'humanité l'a senti. Quelle que soit la croyance d'un homme aujourd'hui, pourvu qu'il suive ce précepte qui est de tous les temps et de tous les cultes : « Sers Dieu et aime ton prochain comme toi-même, il a bien mérité de tous, il est homme religieux, il est progressif, il est juste...

*La Directrice*, Eug. NIBOYET.

---

## GRAND-THEATRE.

NOURRIT ET NOS ARTISTES.

Depuis quelques jours, malgré les chaleurs, dès quatre heures du soir, la foule se presse, grossit, s'en-

\* Lire, pour plus de détails, l'Histoire Ecclésiastique, par Théodore de Bezé, et l'Histoire de Lyon, par M. Claparède ; Lyon, 1827.

tre-choque et encombre en un instant toutes les parties de la salle du Grand-Théâtre. Nourrit, le ténor modèle, la gloire et l'amour de notre académie royale, voilà l'homme qu'elle va entendre et applaudir ! Soumise à l'empire entraînant de son jeu, au charme de sa mélodie, étonnée, elle se demande quel génie peut ainsi donner à l'homme des accens qui tour-à-tour attendrissent, brisent, déchirent. En effet, il y a dans cet artiste tout le jeu dramatique de Talma uni à la pureté de chant de Rubini. Toujours identifié avec son personnage, il est *lui* dans tout l'historique de son caractère, et ne se borne pas à rendre des sons purs, mais à être surtout naturel et vrai. En province, assez généralement, on a un diapason dont on ne s'écarte guère : on chante à pleine voix, opposant rarement le fort au doux, et faisant peu sentir les nuances délicates dont la langue musicale est chargée.

Nourrit, qui a bien mérité de ne plus s'appeler Monsieur, nous a successivement montré dans la *Muelle* le conspirateur Masaniello avec sa fougue italienne, son dévouement patriotique et sa délirante folie ; il a chanté *con religioso amore* son invocation au sommeil. Quelques personnes lui ont reproché d'avoir fait trop de fioritures à la fin de ce morceau. Nous croyons, nous, qu'un peu d'enrouement causé par la fatigue du voyage et par l'excessive chaleur, a nui seul à l'effet d'une cadence qui, faite à *mezzo-voce*, n'a pu ressortir avec netteté. Les chœurs de la *Muelle* ont été bien modifiés. Celui qui commence ainsi : *Conduis ta barque avec prudence*, etc. nous a paru *neuf*, tellement on a changé la manière de le chanter. Nourrit, nous le pensons, n'est pas étranger à cette modification.

Le chef-d'œuvre de Meyer-Beer, *Robert-le-Diable*, a

été joué mercredi dernier avec un ensemble parfait.

C'est là surtout que Nourrit s'est montré acteur, c'est là qu'il a fait sentir avec un rare bonheur toutes les nuances d'un rôle bien difficile à rendre. Aussi, nous pouvons bien le dire sans craindre un démenti, jamais Meyer-Beer n'a été mieux compris que par Nourrit, dont le langage vocal a bien plus d'énergie que la parole même...

Robert, luttant alternativement contre le génie du mal et le génie du bien, ne représente pas seulement un homme, mais une époque. Meyer-Beer, en écrivant son drame lyrique, a voulu lui donner le cachet de son siècle, Nourrit l'a compris et fait comprendre.

Les scènes entre Bertram, Alice et Robert sont d'une grande difficulté ; il faut un véritable talent pour les nuancer comme l'entend l'auteur, qui dans Bertram et Alice a personnifié deux époques : l'une critique ou de destruction, l'autre organique ou religieuse. Alice, placée entre Bertram et Robert, intervient heureusement avec son dévouement de femme, sa tendresse et sa foi. C'est un bon génie qui encourage et console, c'est la femme telle qu'elle doit être, telle qu'elle sera un jour ! Mais revenons à Nourrit. Que de noblesse dans sa pose, que d'expression dans son regard, que de vérité dans son geste ! Passant successivement et sans saccade de l'accent le plus douloureux à l'accent le plus tendre, il impressionne l'âme, la captive, l'étonne, la tourne et retourne à son gré avec un naturel qu'on a peine à croire étudié.

M. Lecomte, à qui le public en sait gré, a eu une heureuse inspiration en sollicitant quelques représentations de cet acteur, nous lui prédisons de bonnes recettes et une amélioration dans tout l'ensemble des

rôles , car, il faut bien le dire , nos artistes se piquent d'émulation. Mercredi dernier, MM. Gustave Blès , Heymann , M<sup>mes</sup> Derancourt et Vadé-Bibre , ont contribué et bien contribué aux plaisirs de la soirée. C'est une justice à leur rendre, une palme à leur décerner.

*La directrice*, Eug. NIBOYET.

---

Nous avons promis à nos lectrices de leur parler quelquefois de l'*Histoire des Femmes*. Nous extrayons aujourd'hui une partie de chapitre de cet intéressant ouvrage. Successivement et autant que nous croirons pouvoir plaire , nous reproduirons fidèlement tout ce qui aura trait aux nations dont les mœurs nous sont peu connues.

En général , les femmes n'ont entr'elles aucun terme de comparaison. Les Françaises seules prennent ordinairement pour type de la perfection, le caractère parisien. Avec le sentiment de nationalité que nous avons au cœur, nous n'avons garde de le trouver mauvais , surtout s'il s'agit des choses agréables de la vie ; mais les modèles anciens , mais ces grands noms de femmes , saillantes physionomies qui représentent à elles seules un pays , un monde , un siècle , avec ses progrès et ses mœurs, Paris peut-il nous les donner, et pour qui veut s'occuper sérieusement de l'avenir , n'y a-t-il pas à prendre dans le passé ou dans le présent d'autres peuples ? nous le pensons , et c'est pour être conséquentes avec nous-mêmes que nous puisons dans l'*Histoire des Femmes*.

A nous qui sommes loin du luxe et du sensualisme oriental , à nous , femmes qui voulons un seul nom

pour deux cœurs, de plaindre ces pauvres esclaves qui, richement parées, servent d'instrument de plaisir à un maître dont le cœur est blasé. Pauvres Orientales, que vos sérails et vos mœurs sont repulsifs à nos natures, et que nous préférons à votre encens, à vos parfums, à vos couches moelleuses, un simple toit où nous dormons libres et en paix.



## UNE FEMME DE PACHA.

Figurez-vous une femme d'une beauté grave, et pourtant éclatante et superbe. La noblesse naturelle de ses gestes, l'élégance de sa pose, la régularité de ses traits, lui ont seuls valu le rang de maîtresse suprême, de favorite du pacha. Les Turcs apprécient avant tout la majesté de l'allure et du langage. Quant aux traits de sa figure, je traduis, pour les représenter, les expressions mêmes d'un poète oriental : « Par le moelleux contour de ses formes, elle égalait en beauté les fiancées célestes, les houris du paradis. — Son œil, ardent d'ivresse, atteignait les cœurs avec la flèche de son regard, comme on atteint le point noir d'un but. — La splendeur de ses joues embrasait des feux de la jalousie le soleil lui-même. Ses lèvres abondantes de vie, offraient à boire des voluptés douces comme le sucre. — Elle avait le port d'un haut et élégant cyprès, le parler doux et suave, et les cheveux bouclés comme des hyacinthes. Enfin, au milieu de son menton brillait une fossette charmante, et sous ce signe descendait un cou blanc comme un marbre sans défaut. » Ce portrait, si poétiquement hyperbolique, nous semble donner cepen-

dant une juste idée de la beauté orientale. Maintenant il faut parer cette femme magnifique, voici l'exacte description du luxe de ses vêtemens.

Deux larges pantalons garnis en or sur les coutures, dont l'un en soie rose descend jusqu'au bas du genou, et l'autre en mousseline jusqu'à l'orteil; les pieds nus, un gilet et une ceinture en cachemire vert, puis l'*antery*, sorte de robe de chalis, ouverte des deux côtés; enfin le *djoubè*, manteau avec fourrure d'hermine et manches retroussées en étoffe de Perse: tout cela porté avec la grâce la plus fière et la plus séduisante. Mais la coiffure est plus magnifique encore que l'habillement. Les cheveux, séparés en soixante petites nattes, tournent autour de la tête avec des turquoises pendantes et des mouchoirs brodés en or, et viennent former une boucle de côté: au-dessus de ce turban superbe se place un diadème mêlé d'émeraudes, de topazes et de rubis, surmonté d'un croissant de diamans, signe sacré du mahométanisme. Pour compléter cet ensemble, deux fleurs vraies pendent à chaque oreille, et les doigts des pieds et des mains sont couverts de pierres précieuses. N'est-ce pas là un chef-d'œuvre de magnificence?

Ainsi parée, la favorite, suivie de ses esclaves, soulève une épaisse draperie qui sépare en guise de porte les divers appartemens, et va se placer solennellement à l'un des coins d'honneur du sofa, dans sa grande salle de réception. Cette salle, de forme carrée, est ornée avec une pompe aussi riche, mais plus sévère que les précédentes. Les murs ne sont plus couverts de fantasques arabesques; la grâce fait place à la majesté. Sur un fond bleu on a peint quelques troncs de palmiers d'où s'échappent ces branches dont la forme est si noblement belle, que de toute antiquité elles ont

servi au triomphe du génie ou de la gloire. De ces branches pendent des fruits, mais entre ces fruits point d'oiseau : les musulmans observent religieusement la loi qui leur défend de représenter en peinture les êtres animés. Cette loi a-t-elle été faite pour empêcher aucune lutte entre l'homme et le Créateur ? ou bien est-ce seulement par crainte de profanation, l'homme étant incapable, en peignant la nature vivante, de lui prêter le mouvement et la voix ? Le *Coran* ne le [dit pas : il en laisse l'interprétation aux fidèles.

Outre ces palmiers, des inscriptions en lettres d'or couvrent les murs. Ce sont des vers de poètes persans, des maximes de moralistes arabes et, en plus gros caractères, ces mots vénérés qui commencent le *Coran*, et sous la protection desquels se place chaque pieux musulman :

*Au nom de Dieu deux fois miséricordieux.*

Enfin les planchers du parquet disparaissent sous un de ces tapis d'une laine si resplendissante et si épaisse, que, tout parsemé de fleurs, il ressemble à une prairie où brilleraient à la fois les roses du Japon mêlées au jasmins de la Syrie et aux plus suaves lilas de la Perse.

Dans cette salle superbe, trône, sur un divan de drap rouge avec des coussins brodés en or, la favorite du pacha. Elle y reçoit les hommages de ses rivales, les respects de ses inférieures et les vénérationes de ses protégées.

Cette cérémonie achevée, elle ordonne qu'on lui serve son repas. Aussitôt cinquante femmes, habillées en velours de diverses couleurs et couvertes de pierres précieuses, s'empresment à lui obéir. Les unes apportent une table ronde, en bois richement sculpté, haute

de deux pieds ; celles-là placent dessous la table une toile qui doit garantir le tapis , d'autres encore posent à terre les moelleux coussins sur lesquels s'accoude la favorite. Alors on commence à lui présenter les mets un à un : ce sont des viandes avec des bananes, des légumes au miel , des agneaux entiers , des oiseaux exquis , et surtout force pâtisseries succulentes. Tout cela entremêlé de sorbets au citron et à la rose. Lorsque la femme du pacha s'est levée et replacée à l'angle de son divan , elle frappe des mains , et on lui offre le café dans de doubles tasses , dont l'une est en porcelaine élégante, et l'autre en or massif avec un rang de turquoises et un rang de diamans. N'y a-t-il pas dans tout ce luxe de quoi satisfaire les plus exigeantes ambitions féminines ?

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## EXPÉRIENCES DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE,

*Expliquant les phénomènes généraux des corps employés dans les circonstances ordinaires de la vie , destinées à compléter l'instruction des femmes.*

Ce cours, professé par M. Camille Rey, dans l'intérêt des dames, a droit à notre attention particulière. Le prix modique de 50 fr., auquel il est fixé, le talent du professeur et l'intérêt qui se rattache aux matières qu'il traite, sont des motifs plus que suffisants pour décider les jeunes femmes à se faire inscrire chez M. Rey, cours Morand, n° 2 bis, aux Brotteaux.

---

A VENDRE, plusieurs lettres autographes de Voltaire, déposées chez M<sup>e</sup> Henry, notaire, place de la Préfecture, n° 7, chargé de les communiquer.

---

LÉON BOITEL, gérant.

---

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.